

" Je suis un poète défroqué "
Rencontre avec Jean-Jacques Nuel par Jean-Loup Martin

Q : Pouvez-vous vous présenter vous-même, dresser une sorte de fiche d'état civil ? Certains événements de votre vie ont-ils eu une importance décisive dans votre formation humaine, intellectuelle, spirituelle, poétique ? Si oui, pouvez-vous les évoquer brièvement ou les raconter longuement ? Pouvez-vous définir et analyser l'influence qu'ils ont eue ?

JJN : Ma vie a peu d'intérêt à mes propres yeux ; comment pourrait-elle en avoir aux yeux des autres ? Lorsque je dois produire une fiche biographique, pour des revues ou des éditeurs, j'ai coutume d'indiquer que je suis né le 14 juillet 1951 à l'Hôtel-Dieu de Lyon et qu'aucun autre incident ne me paraît vraiment notable ! Et puis, ma vie, mes bonheurs, mes chances, mes malheurs, mes erreurs, c'est mon domaine réservé. Est-ce de la pudeur ? Ou le besoin vital de garder cette zone d'ombre ? Mon seul domaine public, ce sont mes publications.

Q : Pourquoi écrivez-vous ? Pour qui ?

JJN : La franchise est de répondre : pour moi. L'écrivain n'a pas de rôle social à jouer, et sinon, à son corps défendant. On ne sait pas pourquoi on écrit, c'est une question de logique interne. Un équilibre de vie.

Q : Pour moi, l'écriture, la poésie, la création sont sources de joie, donnent un sens à la vie. Est-ce vrai pour vous ? Vous aident-elles à vivre ? Y a-t-il des moments où, au contraire, elles vous empêchent de vivre ?

JJN : La littérature (c'est-à-dire la lecture) est pour moi source de découvertes, d'éblouissement et de joie. La création, c'est très différent. Il y a certes des moments d'exaltation, d'excitation, qui peuvent ressembler à une forme de joie violente, mais il y a surtout du travail, et le travail est souffrance. J'avais été surpris d'apprendre que Colette, dont l'écriture épouse souvent le bonheur du monde, repoussait l'heure du travail qu'elle vivait comme une corvée éprouvante. Ma relation à l'écriture est ambivalente. D'un côté, je la maudis car elle me rend inadapté, elle me met en retrait du monde et des êtres que j'aime, elle me rend malheureux car elle ne m'a pas apporté toute la reconnaissance que j'escomptais - et d'un autre côté, je me demande si sans elle, sans ce ressort, cette exigence, cet espoir, j'aurais tenu jusque là.

Q : Pour qualifier votre œuvre, diriez-vous qu'elle est lyrique ? humaine ? humaniste ? quotidienne ? contemporaine ? militante ? " branchée " ? (sur quel courant ?) Est-elle un chant ? un murmure ? un cri de révolte, colère, désespoir, haine, amour, joie ? un constat ? un théorème ? un masque ? un strip-tease ? un acte de foi ? (en quoi ?) A-t-elle des affinités avec d'autres formes d'art ? (peinture ? sculpture ? musique ? photographie ? cinéma ? etc.)

JJN : Rien de tout ça, tout ça à la fois, et bien d'autres choses. Ce n'est pas à moi de qualifier mon œuvre. Si je le faisais, je ne pourrais plus avancer.

Q : Vous avez créé l'association Littera (et participé à la revue Esquisse) : en quelle année ? pourquoi ? Y a-t-il un point commun (ou plusieurs) à tous les poètes que vous y avez publiés ? pourquoi avez-vous arrêté ?

JJN : Littera n'a pas été une association très active : quelques petits recueils publiés, des rencontres d'auteurs. Le gros travail, à la suite de ma collaboration à Esquisse, a été la création de la revue Casse et son animation de 93 à 96. J'ai publié pendant cette période une centaine d'auteurs, poètes ou nouvellistes. Difficile de dire ce qui les reliait, une certaine sincérité, je crois. Ma fierté est d'avoir permis ces premières publications qui restent dans la vie des auteurs une date essentielle, émouvante. Quand je sentais un tempérament, une écriture, je donnais une chance à l'auteur, malgré parfois quelques petits défauts de forme. La revue est le champ des expériences, des premières chances. J'ai arrêté par lassitude, pour me remettre à l'écriture (je me suis consacré à Casse pendant une longue crise de création), et aussi pour me débarrasser de l'image de " casseur " que la revue m'avait conférée. J'ai payé très chèrement l'épisode Casse. La polémique, à laquelle je sacrifiais plus qu'à mon tour, m'a valu de solides inimitiés, et surtout m'a fermé bien des portes. En tant qu'auteur, j'en ai ensuite souffert. Je ne recommencerais pas une telle expérience.

Q : Quels sont les poètes, les écrivains dont vous vous sentez proche ? Vous reconnaissez-vous des " maîtres " ? Avez-vous des " disciples " ? Lisez-vous d'autres poètes, d'autres auteurs que vous-même ? Si oui, lesquels ?

JJN : D'abord, une forme d'auto-reproche : je suis un médiocre lecteur. Je consacre beaucoup de temps à écrire (donc, à me lire !), ou à réfléchir à ce que je vais écrire, et je ne lis pas assez. Mais avec l'âge, je finis par avoir quelques heures de lecture au compteur. Un véritable écrivain a une originalité incoercible, inaliénable, dès l'adolescence, une sorte d'axe fondateur et fondamental qui ne sera jamais remis en question et autour duquel il brode des variations. Mais la richesse de son œuvre, son développement viennent aussi de ses rencontres. On peut alors parler d'influences littéraires car elles modifient la manière d'écrire et de composer, ou la vision de son art. A ce titre, la découverte de Raymond Carver a été capitale pour moi, et m'influence dans ma conception du texte court. Je suis très classique dans mes goûts. Bossuet, Chateaubriand pour l'envolée du style, Flaubert et Perec pour le classicisme de la phrase, les moralistes (La Rochefoucauld, Joubert) pour la force et l'économie des mots. Parmi ces références, comme vous le voyez, peu de poètes ! Au ciel de ma mythologie littéraire, figurent Joyce, Kafka, Lowry, Thomas Bernhard, Artaud, Bataille...

Q : Mon homonyme Jean-Claude Martin (avec qui je n'ai aucun lien de parenté) s'est demandé, dans une interview (" Le Guide céleste " n° 3, juin 1989) : " Y a-t-il eu des poètes depuis Apollinaire ? " Que lui répondez-vous ? La poésie existe-t-elle encore aujourd'hui ? Si non, depuis quand et pourquoi n'existe-t-elle plus ? A-t-elle des chances de ressusciter ? Pensez-vous pouvoir jouer un rôle dans cette résurrection ?

JJN : La question de votre homonyme correspond exactement à ce que je pense depuis longtemps : la poésie a connu son sommet avec Apollinaire (après Baudelaire et Mallarmé). En France, elle n'a pas reproduit un tel génie. Mais pour moi, ce n'est pas grave dans l'ordre de la littérature, je veux dire par là que je ne place pas la poésie au-dessus des autres formes littéraires (ni en dessous) ; simplement, comme le 17^e siècle a été celui du théâtre, le 18^e celui des philosophes, le 19^e a été celui de la naissance du roman et du triomphe de la poésie (prolongé par Apollinaire, mort en 1918), le 20^e est sans conteste celui du triomphe du roman. Il n'y a aucun équivalent en poésie au 20^e du romancier Joyce. La poésie peut revenir, elle a connu jadis des sommets avec Villon, Ronsard, Du Bellay, puis le 19^e, l'avenir lui appartient peut-être...

Q : Vous semblez affectionner les formes " brèves " : poèmes, nouvelles, aphorismes... En tout cas, à ma connaissance, vous n'avez publié que des textes " courts ". Est-ce une volonté délibérée de votre part ? Cela correspond-t-il à une " vision du monde " ? (Ou bien est-ce la " faute " des éditeurs qui ne publient que ça ?)

JJN : Non, j'ai du mal à écrire long. Venant de la poésie, j'écris encore d'une manière dense et fragmentaire. Mon œuvre la plus longue est un récit de 100 pages, resté inédit. Mais je travaille actuellement sur des choses qui deviendront peut-être des romans. Les éditeurs veulent d'un inconnu un roman, c'est plus facile à vendre. Certains (Grasset, Le Seuil) vous renvoient le manuscrit sans le lire s'il s'agit d'un recueil de textes. La forme courte n'est donc pas du tout un avantage dans la recherche d'un éditeur, seules de petites maisons sont accueillantes.

Q : Vos textes, y compris les nouvelles, sont-ils tous " autobiographiques " ? Qu'avez-vous mis de vous-même dans les écrivains dont vous peignez de si attachants " portraits " ? (Portraits d'écrivains, Editinter, 2002) Avez-vous rencontré Arrabal ? Vous êtes-vous rencontré vous-même ?

JJN : Simenon, que j'envie, savait par ses personnages être une foule d'humains à la fois. J'ai conscience de ce que mon choix de peindre presque exclusivement des écrivains peut avoir de réducteur, voire de décourageant pour bien des lecteurs. Pourquoi s'intéresseraient-ils aux vies des écrivains, a priori peu riches et aventureuses ? Mais je le fais par honnêteté. Par impossibilité de parler de ce que je connais mal, de me mettre à la place des autres. Je pars d'une tendance de moi-même jusqu'à en faire un type, car je ne sais décrire que ce que je connais (c'est donc un peu " autobiographique "). Ensuite, derrière l'écrivain, derrière son apparence et ses pratiques particulières, trop particulières, on retrouve l'homme, le " commun des mortels ". L'angoisse de

la vie et de la mort, la solitude, la déception, le désir de reconnaissance dépassent la condition particulière dont je suis parti et j'espère que beaucoup de lecteurs peuvent se reconnaître dans ces thèmes. Quant à Arrabal, j'ai failli le rencontrer, après avoir échangé des courriers avec lui. La scène de la déception que je décris dans le livre (je n'ai pas osé répondre à son invitation) est absolument autobiographique.

Q : Peut-on dire que " nul n'est prophète en son pays " ? (Etes-vous un génie méconnu ?)

JJN : Ce proverbe détourné est le titre d'un recueil d'aphorismes que j'ai publiés çà et là en revues. C'est d'abord un trait d'humour, mais la part de réel, c'est que paradoxalement, " dans mon pays " de Lyon, je suis beaucoup plus méconnu qu'ailleurs. J'ai toujours rencontré un meilleur accueil hors de ma région ou hors de France ; je n'irai pas dire cependant qu'il s'agit d'une loi générale. Etre méconnu veut dire pour moi absence de reconnaissance de mon écriture. J'écris pour être lu. La consécration, c'est autre chose, c'est le nombre, la dimension sociale. On n'est pas forcé de l'obtenir. Par contre, il m'est vital de savoir que je vais être lu par quelques lecteurs, quelques dizaines. L'œil du lecteur sur l'œuvre est comme la lumière sur une plante, qui la fait croître.

Q : Vous avez publié, sous forme de carte postale, le poème suivant : " de moins en/ moins de/ mots// des images/ maigres// usées// comme les pierres// sous le travail/ de l'eau ". Est-ce un " art poétique " ? une définition de votre propre poésie ? un idéal vers lequel doit tendre le poète (cf Guillevic) ? un regret ? un aveu ?

JJN : Mes trois recueils de poèmes publiés datent d'une quinzaine d'années. Je n'ai plus écrit de poésie depuis. Je suis un poète défrôqué. L'un de mes désirs serait qu'un éditeur les rassemble sous le titre Poésies complètes, pour montrer que je ne les renie pas mais que la page est tournée. La poésie me pose un double problème. Un problème d'expression, d'abord. Curieusement, seule la prose me permet de m'exprimer pleinement : je parviens à dire en prose tout ce que je disais par la poésie, mais l'inverse n'est pas vrai. Il ne s'agit pas d'une loi générale mais d'un fonctionnement personnel. Un problème d'image, ensuite. L'étiquette de poète est tellement dévaluée, voire carrément péjorative dans notre société que je me refuse à porter ce handicap. Les poètes sont eux-mêmes largement responsables de cette mauvaise image avec leur discours, leur mysticisme, leur ringardise, leur prétendue supériorité sur les prosateurs, etc. Je me sens simplement un créateur qui s'exprime par le moyen de l'écriture. Comme disait Le Clézio, il n'y a que de l'écriture. Quand j'écrivais de la poésie, je voulais effectivement tendre vers le pauvre, le pur, le minéral, Guillevic était un bon modèle. J'avais aussi lu Charles Juliet, que je trouvais plutôt faible, et je pensais que dans une démarche d'écriture équivalente on pouvait produire quelque chose de meilleur. J'ai la prétention de croire que j'y suis alors parvenu, mais après deux recueils ma parole s'est tarie, j'étais dans une impasse dont je suis sorti par le retour à la prose.

Q : Quel est le mot que vous préférez ? Celui que vous détestez le plus ? Y a-t-il des mots que vous n'employez jamais ? Quels sont les " mots-clés " de votre œuvre ?

JJN : L'idéal serait d'interroger mon ordinateur, il est le mieux placé pour comptabiliser les occurrences de mots, leur répétition. Ce serait très instructif, et je découvrirais bien des choses, car j'écris sans conscience. En général, un créateur emploie peu de mots, il s'approprie des mots qui deviennent un peu son langage technique, il invente le vocabulaire de sa rigueur.

Q : Qui était Joséphin Soulayr ? Pourquoi vous êtes-vous intéressé à ce poète oublié ? Vous reconnaissez-vous en lui ? A-t-il quelque chose à dire aux hommes de notre siècle ?

JJN : C'est en 1997 que j'ai publié aux éditions lyonnaises d'art et d'histoire cette étude biographique sur Soulayr avec une anthologie de ses poèmes. Cet auteur, bien que démodé, est attachant et intéressant ; de son temps, Baudelaire et Sainte-Beuve avaient de l'admiration pour lui. Alors que je cherchais à composer une anthologie de la poésie lyonnaise (qui n'a jamais vu le jour), j'ai découvert ce poète qui était une gloire lyonnaise au 19^e siècle et dont il ne reste rien aujourd'hui, sauf un nom de rue. Ce qui m'a étonné, et ému, c'est notre communauté de destins, à un siècle d'intervalle : tous les deux lyonnais, écrivains, ayant exercé la même fonction passagère de chef de cabinet du préfet du Rhône, et nos deux œuvres se caractérisent par l'humour, le désenchantement et la mélancolie. Je me suis reconnu dans bien des aspects de sa vie et de sa

personnalité, la relation a été très sentimentale malgré la distance du temps. Soulyard est complètement oublié aujourd'hui, malgré son grand talent (certes, pas de génie), cela aussi m'a rapproché de lui : c'est notre destin probable, finir complètement oublié.

Q : Aimez-vous ou haïssez-vous les enfants ? les chats ? les fleurs ? le chocolat ? Pouvez-vous continuer cette liste ?

JJN : J'aime les fleurs quand elles restent sur pied, dans les champs, et les enfants quand ils restent tranquilles. J'adore les chats, le confit de canard et l'andouillette lyonnaise (précisons que je ne mange pas les chats !). Je déteste la neige et les colonnes de Buren.

Q : Si vous étiez Dieu, seriez-vous fier du monde que vous avez créé ? Que voudriez-vous y changer ?

JJN : Mais je suis Dieu ! Je suis fier du monde que j'ai créé, c'est-à-dire mon œuvre. Tout le monde est Dieu. Quant à savoir ce que je pense du monde, ça n'intéresse personne et ça n'a aucune valeur. Si vous tenez à le savoir, je suis très pessimiste ; Dieu a dû programmer l'homme pour qu'il s'auto-détruise.

Q : Quelle est la question que je n'aurais pas dû poser ?

JJN : Si vous l'aviez posée, je ne serais plus là pour répondre.

Q : Quelle question auriez-vous aimé que je vous pose ? Qu'y répondez-vous ?

JJN : Quelle réponse auriez-vous aimé que je vous apporte ? A quelle question ?

Q : Y a-t-il des questions sans réponse ? et des réponses sans question ? (Avez-vous " réponse à tout " ?)

JJN : J'ai réponse à tout, mais tout n'a pas réponse à moi. La seule question qui vaille est : pourquoi Nuel ? Pour avoir un début de réponse, relisez votre interview.

publié dans Poésie première n° 25 (mars 2003)